

Gens de plume, gens de robe

Défendre – Paul Lombard, Conversations avec François Dessy, éditions du Panthéon, 2017, 310 p., 20,90€.

« Trois bruits terrifiants. Le premier, sec et froid : l'installation du corps en bonne position. Le second semblable à celui d'une hache : le couperet. Le troisième : celui d'un seau d'eau jeté sur la guillotine pour empêcher le sang de cailler. Tant que la peine de mort existera dans le monde, toute l'eau de la mer ne suffira pas à laver la honte des hommes. Le président de la cour d'assises, le procureur général, désertant leur honte, comme ils n'en avaient pas rigoureusement le devoir, n'osèrent pas regarder mourir leur victime... Ils furent remplacés par le juge Michel : Ce sera votre honneur d'avoir défendu Ranucci, me chuchote-t-il – Ce sera ma douleur, Monsieur le juge ».

Avec Paul Lombard, l'un des derniers monstres sacrés du barreau français, l'un des derniers avocats français à avoir vu un de ses clients décapités par la Veuve sanglante, et après [Jacques Vergès](#) et [Roland Dumas](#), François Dessy poursuit ses entretiens avec les ténors du barreau français.

Paul Lombard, c'est Ranucci, Fourniret, Jérôme Kerviel et le petit Grégory, mais aussi les successions Bonnard, Chagall, Picasso et Matisse. Des livres aussi, et des prix littéraires. Un homme qui a traversé le XX^e siècle avec panache, en le détestant pourtant.

« C'est le siècle auquel j'aurais aimé ne pas appartenir. Parce qu'il ne me ressemble pas. Le XX^e siècle, c'est le siècle de l'échec, de la malédiction, ouvert par Edgar Hoover. L'échec de la fraternité déchiquetée par le loup de Berchtesgaden, de l'égalité mise en pièces par le faux Dieu des goulags, de la liberté rongée par les cafards dans la moustache de Staline et les poux dans la mèche d'Hitler. La fin de ces idéologies laissa le champ à la dictature hypocrite de new York, quand la lutte des classe s'acheva par la lutte du profit, toute autre affaire cessante ».

L'ouvrage est divisé en deux parties. La seconde nous permet de parcourir la prodigieuse carrière de l'avocat marseillais, entre pénal et civil, entre criminels sans âme et artistes fulgurants, entre l'obscur des échecs, voire des humiliations, et le clair des succès, voire des triomphes.

La première est une ode à la défense. L'avocat se livre au fil des chapitres : les défendre, les défendre efficacement, les défendre avec doigté et humilité, les défendre tous, les défendre seul, les défendre envers et contre tout et tous, ...

Il partage ses doutes et ses convictions. Doutes face à un système juridique qu'il ne reconnaît plus, où la profusion de normes applicables contraint les juges à un rôle qui les écrase souvent : dire le droit plutôt que juger le fait. Conviction que l'avocat est au service de l'humanité, de l'humanisme, de l'homme, qu'en le défendant, en lui prêtant ses mots, en lui rendant la parole, en lui permettant de s'expliquer, ou de s'excuser, d'exprimer des regrets, l'avocat lui rend le peu de dignité qui lui permettra d'à nouveau regarder la vie, ou la mort, debout. Trouver l'homme au-delà de la monstruosité de l'acte, trouver sa faiblesse ou sa démente, mettre à nu ce qui lui a fait passer le cap de l'irréversible. Pour empêcher que l'on ajoute du sang au sang, des larmes au sanglot, de la douleur à la peine.

Il partage aussi l'ivresse d'être avocat, seul face au jury.

« C'est un dialogue divin, laborieux, entrecoupé, distendu... imprévisible. Plaider c'est pêcher à la mouche. Les yeux des jurés opère comme des flotteurs. On teste le degré de flottaison de la pensée. On regarde si les regards s'accrochent, mordent à l'hameçon. On les perd, on ramène énergiquement et imperceptiblement le fil de sa pensée ; on le relance, à contre-courant, en ayant changé d'appât, en restant à fleur d'eau, d'émotion, sans prendre l'eau ».

A François Dessy le dernier mot : « *Mettre un bâillon sur les lèvres de l'avocat, c'est ôter le bandeau de l'objectivité sur les yeux de la justice* ».

Patrick Henry